

Leísmo, laísmo et loísmo
sous le prisme de la composante pronominale
Approche sémasiologique

Justino GRACIA BARRÓN
CLESTHIA (EA 170)
PRES Sorbonne Paris Cité
Université Sorbonne Nouvelle-Paris

1. INTRODUCTION

Se dire spécialiste des pronoms atones de la troisième personne et ne pas s'être attaqué à ces fonctionnements spécifiques que sont le *leísmo*, le *laísmo* et le *loísmo* relève, soit d'une incurie rare, soit d'un comportement de fuite digne de la petite psychiatrie. C'est pourtant mon cas : ayant soutenu une thèse en 1996 sur les pronoms atones de la troisième personne en *l-* de l'espagnol (Gracia Barrón s.d.), je ne me suis jamais attaqué à ces fonctionnements « spécifiques » des clitiques espagnols¹.

Certes, la fainéantise n'est pas un penchant tout à fait étranger à ma nature et la fuite en cas de conflit une solution qu'*a priori* je ne m'interdis pas. Mais je crois que ma résistance à traiter ce sujet avait des causes plus profondes, plus linguistiques.

Je suis, en effet, un tenant convaincu de l'unicité du signe et de la linguistique du signifiant. Je crois que derrière le recours aux notions d'homonymie et de synonymie se cachent souvent bien des problèmes linguistiques non résolus, et je préfère m'introduire à l'étude d'un phénomène linguistique plutôt par le signifiant que par le signifié. Pour un linguiste ayant des convictions de ce type, il est contradictoire de

1. Ce n'est pas tout à fait vrai, en 2008 je me suis approché du *leísmo*, *laísmo* et *loísmo* mais de façon tangentielle, afin de départager les notions de système, norme et écart (Gracia Barrón 2008).

poser, d'une part, que tous les effets de sens qu'un mot affiche en discours sont en cohérence avec son signifié de langue² et de postuler, d'autre part, que tel ou tel emploi de ce mot est « aberrant », « transgressif », en définitive, « hors-système ».

C'est pourtant ainsi que les choses sont posées depuis longtemps : les recherches sur le *leísmo*, le *laísmo* et le *loísmo* – fort nombreuses au demeurant – ont eu pour objet non pas d'étudier les capacités syntaxiques des formes pronominales *lo*, *la*, *le*, *los*, *las*, *les* – et partant de rechercher un signifié de langue en cohérence avec celles-ci – mais, de façon plus ou moins avouée, de justifier le *leísmo*, le *laísmo* et le *loísmo*, soit en termes de « correction / incorrection » (que l'on se souvienne des « empleos anómalos » et « empleos aparentemente anómalos »³ de Francisco Marcos Marín (1978 : 12-36), soit sous l'angle, plus général mais aussi plus « neutre », de la variance. Une variance qui se présentera sous différents aspects, selon que l'on prendra en compte l'antécédent, le verbe, ou des circonstances adjacentes – syntaxiques ou de substrat.

Partant de l'antécédent, on a essayé de retrouver des « propriétés sémantiques remarquables », des « caractéristiques lexicales », qui orienteraient, avec une force variable, vers l'un ou l'autre de ces emplois spécifiques. Et l'on a constaté (Fernández-Ordóñez 1993 : 64) :

a. En ce qui concerne le *leísmo* :

1. que la plupart des cas de *leísmo* apparaissent lorsque le pronom le renvoie à un antécédent masculin et personnel,
2. que lorsque l'antécédent est neutre, le *leísmo* est pratiquement inexistant,
3. et que le *leísmo* le moins fréquent est celui qui renvoie à un antécédent – singulier ou pluriel – féminin faisant référence à une personne.

b. Quant aux *laísmo*, il semblerait prouvé :

1. qu'il est un peu plus fréquent avec un antécédent singulier qu'avec un antécédent pluriel, et que
2. même s'il existe avec un antécédent non animé, la plupart des

2. Ce qui est l'un des postulats fondamentaux de la linguistique du signifiant telle que je l'entends.

3. Si le verbe a maintenu son régime pronominal entre le latin et l'espagnol, l'emploi de *le* en fonction COD par exemple serait un dit « emploi anormal », alors que si, dans le passage du latin au castillan ce régime a été modifié, le même emploi de *le* serait qualifié « d'apparemment anormal ».

occurrences se présentent lorsque l'antécédent est un féminin animé.

- c. Enfin, pour ce qui est du *loísmo*, on constate :
1. qu'il est plus fréquent au pluriel qu'au singulier,
 2. qu'au pluriel il réfère essentiellement à des antécédents personnels animés⁴,
 3. que l'existence d'un antécédent féminin non comptable favorise dans certaines régions l'emploi de la forme « *lo* » en fonction COD, donnant ainsi lieu à un *loísmo* spécifique (« La leche *lo* hiervo antes de ponerlo en el frigorífico » ; « *lo* tomamos en las comidas (la leche, el vino) ») (Fernández-Ordóñez 1994 :100-104 ; García González 1978, 1979 et 1981 ; Klein-Andreu 1979, 1980, 1981 et b),
 4. et qu'au singulier, il existe plus d'occurrences avec un antécédent non marqué « personne » qu'avec un antécédent personnel, sans doute parce qu'on cumule le *lo* COD avec antécédent féminin non comptable et le *lo* COI.

On le voit, ces comptages qui cherchent à dégager telle ou telle propriété de l'antécédent ne peuvent nous fournir, pour ces « -ismes », que des tendances d'emploi valables pour telle ou telle zone géographique de l'espagnol (La Vieille Castille, L'Andalousie...), ou telle ou telle strate langagière (ce qui est en soi précieux), mais ils s'avèrent incapables d'expliquer l'essence du phénomène.

Lorsqu'on s'est intéressé au verbe qui accompagne ces clitiques, on a tenté de justifier l'alternance fonctionnelle de nos pronoms soit par une modification de régime verbal entre le latin et l'espagnol⁵ (Lapesa 1968 : 527-538 ; Marcos Marín 1978 : 12-36), soit par une « tolérance » qu'auraient les verbes d'affection du type *asombrar*, *inquietar*, *asustar*, *interesar*, *preocupar*, *ayudar*, etc. envers la double

4. À titre anecdotique voici cet énoncé, qui apparaît dans le décret du création de la Real Académie de la Langue (RAE) du 22 décembre 1723, et qui cumule les deux caractéristiques évoquées, clitique au pluriel et pronom faisant référence à un antécédent personnel animé : « [...] y quando llegue este caso me hará presente los individuos que la componen, con expresión de sus circunstancias y graduaciones, para que yo **los** señale los sueldos que me pareciere convenientes ». RAE, *Diccionario de Autoridades*, « Historia de la Academia », p. XXXIV, Gredos, Madrid : édition fac-similaire, 1984. Les italiques et les caractères gras m'appartiennent.

5. Ce qui semble, à première vue, relever de la vérité d'évidence, mais qui n'explique pas grand chose du phénomène en lui-même et par lui-même.

construction avec *lo/la* et avec *le*⁶, soit encore par l'existence des verbes du type *llamar, nombrar, designar, elegir*, etc. qui se construisent avec COD et complément prédicatif (*llamar a Francisco Paco* par exemple), et qui acceptent l'expression du COD soit par *lo/la*, soit par *le* (*llamarlo Paco/llamarle Paco*).

On s'est aussi intéressé aux constructions qui autorisent cette « liberté pronominale », et on a mis en avant le fait que les verbes de persuasion et d'influence (*permitir, autorizar, proponer, animar a, mandar, obligar a*⁷...), ainsi que les verbes de perception (*ver, oír, escuchar*...) peuvent être accompagnés de propositions infinitives et que, lorsque l'infinitif a son propre COD explicite, le sujet du quasi-nominal pourra tantôt être exprimé par *lo/la*, tantôt par *le* (*después de cenar los obligaron a irse a la cama/después de cenar les obligaron a irse a la cama*)⁸.

On a souligné le fait que cette « alternance » *lo/la* versus *le* se fait aussi, et avec une relative facilité, lorsqu'on se trouve devant une phrase impersonnelle transitive construite avec *se* (*se le invitó a comer/se lo invitó a comer*).

6. Ce qui serait plutôt la preuve de ce que la frontière conceptuelle qui sépare le Complément d'Objet Direct du Complément d'Objet Indirect est bien plus fragile et poreuse que ne voudrait le laisser croire une certaine norme. En effet – avec des sémantèmes verbales telles que 'asombrar', 'molestar', 'preocupar', 'ayudar', et d'autres semblables –, il est très aisé d'envisager l'être mis en "relation complétive" avec ces verbes, soit comme étant le "siège où prend racine l'opération verbale" – le Complément d'Objet Direct donc –, soit comme étant l'image de celui ou de celle qui recevra le bénéfice ou le préjudice de ce procès verbal – autrement dit, le Complément d'Objet Indirect.

Une logique à peu près semblable préside à l'alternance *lo/la* => *le* auprès des verbes qui acceptent d'argumenter un COD et un attribut (*llamar, nombrar, designar, elegir*...), puisque l'être engagé dans l'opération peut être conçu comme étant soit le siège du procès verbal – le COD –, soit le récepteur de l'attribut argumenté par le verbe – le COI.

7. Voici ce que l'on pouvait lire au musée de la Bibliothèque Nationale d'Espagne, sur un panneau d'affichage de l'exposition *Hansel et Gretel en la biblioteca de chocolate*, organisée sous la responsabilité de Alberto Urdiales (commissaire), entre le 12/12/2014 et le 5/04/2015 : « Pero en realidad, la vieja era una bruja que metió a Hansel en una jaula, para engordarlo y comérsele después, y a Gretel le obligó a limpiar y cocinar para ella ». Les italiques et petites capitales m'appartiennent.

8. Le phénomène relève d'une logique spécifique, qui n'explique pas l'essence du phénomène hispanique du *leísmo*, *laísmo* et *loísmo*, puisque, s'il est vrai qu'il arrive en espagnol, on le voit aussi apparaître en portugais, en français, et sans doute dans d'autres langues romanes; par ailleurs, il est intéressant de constater que, en français par exemple, pour que l'alternance puisse avoir lieu, l'infinitif doit avoir son propre COD argumenté.

On a tenté encore de souligner l'influence des substrats ou des adstrats dans le développement d'un certain « *leísmo* ». C'est ainsi que l'on a expliqué le « *leísmo* » spécifique à l'Équateur et au Paraguay – emploi de *le/les* COD avec des antécédents animés et inanimés, masculin et féminin – par l'influence du quechua, de l'aymara et/ou du guarani, celui du Pays Basque par influence de l'euskera⁹.

Au final, tous ces angles d'attaque, toutes ces quêtes de cohérence partielles, permettent de dégager des tendances d'emplois, de décrire des emplois majoritaires – ou minoritaires – pour tel ou tel pays, telle ou telle aire linguistique, telle ou telle strate sociale ou langagière (que l'on pense au « *leísmo* » comme emploi pronominal « prestigieux » – Fernández-Ordóñez 1999 : 1340 – ou au « *leísmo* » dit « de courtoisie »¹⁰), mais ne dévoilent pas la cohérence linguistique qui sous-tend ces phénomènes, pas plus que la cohérence globale du système pronominal atone de rappel mémoriel (Moignet 1965) espagnol dans son ensemble. Et si elles ne l'expliquent pas c'est sans doute que la question linguistique sous-jacente n'est pas au vrai celle de savoir pourquoi tel pays ou telle région emploie ces clitiques de cette façon-ci ou de cette façon-là, mais celle de savoir pourquoi TOUTES les formes pronominales atones en *l-* espagnoles peuvent fonctionner en tant que COD et en tant que COI. Et, corollaire de cette interrogation, celle de savoir ce que cela signe sur le statut linguistique du régime verbal en espagnol et sur la structure interne du signifié de langue de nos formes pronominales.

2. ARGUMENTS POUR UNE APPROCHE DIASYSTÉMATIQUE UNITAIRE DES PRONOMS EN *L-* DE L'ESPAGNOL

Poser que tous les fonctionnements des clitiques en *l-* (COD, COI ou autres) sont le fruit d'un diasystème pronominal qui les autorise tous peut sembler un pur acte de foi. Et, en linguistique, comme l'écrit quelque part Bernard Pottier, l'acte de foi « n'est guère soutenable ». Eh bien, pour tenter de consolider celui-ci, j'avancerai deux arguments : l'un, communicationnel ou pragmatique, l'autre, syntaxique.

9. On retrouve des emplois peu ou prou similaires en Argentine, Pérou et Bolivie. Mêmes causes, mêmes effets.

10. RAE, *Diccionario panhispánico de dudas*, entrée «leísmo».

L'argument communicationnel se fonde sur l'intercompréhension¹¹. Essayez de dire à un interlocuteur français un énoncé tel que « *Jean, je lui salue tous les matins », ou encore « *Mon fils, il la va d'intellectuel », et vous constaterez aussitôt de l'étonnement et de l'incompréhension. Et pour cause : ces deux énoncés sont, aussi bien pour vous que pour lui, des « erreurs de système » tout à fait inacceptables. En revanche, lorsque un Espagnol péninsulaire entend un Argentin dire par exemple : « Uno de estos días va a quemar todo eso que tanto da que hablar a los judíos, siempre *yéndola* de perseguidos » (Saccomano 2012 : 31) ou encore « Caminos pareció no oírlo. Desenvainó el sable bayoneta y pinchó un poco de carne. *Lo* dio vuelta; la grasa contra el carbón » (Briante 1987 : 100), notre hypothétique Espagnol ne rejettera ni l'un ni l'autre de ces deux énoncés pour cause d'incompréhension. Et pourtant, lui, dans son idiolecte, il aurait dit « *dárselas* de perseguidos » ; et pourtant, le verbe *ir* est en principe intransitif et ne peut donc pas régir un complément d'objet direct ; et pourtant, l'identité singulière de ce *la* restera livrée à son infinie généralité (la vie ? la situation ?... On ne le saura jamais avec certitude). Malgré tous ces « pourtants », l'Espagnol de notre histoire acceptera cet énoncé comme faisant partie des possibilités actualisées du castillan panhispanique. Quant au « *darlo* vuelta », il l'entendra comme un simple cas de *loísmo*¹².

Nuançons cependant le propos : bien sûr, il ressentira de la violence dans l'expression ; bien sûr, il éprouvera de l'étrangeté dans l'énoncé ; bien sûr, il ne reconnaîtra pas ces séquences comme faisant partie de son idiolecte. En revanche il les acceptera comme faisant partie des capacités actualisables de l'espagnol. Et s'il finit par les accepter, c'est que l'intercompréhension, si elle a bel et bien été retardée, elle n'a pas été, en définitive, empêchée.

Il se peut néanmoins que l'argument de l'intercompréhension ne parvienne pas à convaincre quelques esprits réticents ; il reste alors à avancer un argument moins sujet à caution, l'argument de la contrainte

11. La preuve par l'intercompréhension s'entend entre locuteurs adultes ayant une capacité semblable à utiliser le même système linguistique, en l'occurrence celui de l'espagnol. À partir du moment où l'un des interlocuteurs a pouvoir ou autorité sur la langue de l'autre (l'enseignant face à l'apprenant ou le parent face au jeune enfant), cette preuve devient caduque, puisque l'interlocuteur ayant pouvoir ou autorité linguistique sur l'autre se considérera à même de modifier le parler de l'apprenant « pour le faire progresser ».

12. On verra plus bas que je ne l'analyse pas comme un cas de *loísmo* (emploi de *lo* ou *los* pour argumenter la fonction COI), mais comme la « transitivity » d'un verbe de discours (« *dar* vuelta »).

syntactique, celui de l'impossibilité qui est celle de l'espagnol panhispanique de faire apparaître auprès d'un seul et même verbe deux formes pronominales atones en *l-* (**le lo*, **le los*, **les lo*, **les los*, **le la...*). C'est une impossibilité qui existe depuis les origines de la langue.

L'impossible suite de deux clitiques en *l-* a été expliquée soit par le refus de la cacophonie que représenterait la réalisation de deux syllabes *Liquide+Voyelle+Liquide+Voyelle*, l'une après l'autre, soit comme le résultat d'une évolution phonétique spécifique (*illi-illum* > *gelo* > *selo*) ; deux explications aussi insatisfaisantes l'une que l'autre.

La première relève de la « légende urbaine » : tout le monde ou presque en a entendu parler, aucun linguiste ne l'a jamais reprise à son compte. Elle tente de justifier par un argument esthétique – le rejet d'un éventuel choc phonique – le fait que l'on n'ait jamais dit en espagnol **le lo*, **le la*, **les los*, **les las*, etc. On oublie cependant tous ces mots du castillan dans lesquels apparaît une suite *L+Voyelle+L+Voyelle* sans que cela gêne le moins du monde (*consuélele*, *consuélela*, *consuélalos*, *Lola*, *lelo*, *lila*, *paralela*, etc.). Au vrai, cela ne prouve qu'une chose : le rejet de cette séquence n'est pas phonique mais linguistique, on ne repousse pas une séquence sonore, ce que l'on rejette c'est la présence de deux clitiques en *l-* dans le même syntagme. Reste à savoir pourquoi. Quant à l'explication par l'évolution étymologique, il semble que s'en contenter ce serait confondre origines et cause. Certes, il y a eu une évolution qui a fait que de *illi* on est passé, dans un cas à *le* et dans l'autre à *ge*, puis à *se*. Mais cela n'explique pas pourquoi cette évolution, propre à l'espagnol, ne s'est faite que lorsque le deuxième mot était un pronom en *l-*, ni ce que cette évolution « spécifique » a produit dans le système des clitiques de rappel mémoriel qui en a résulté (Gracia Barrón 2010).

Car, en vérité, ce que cette impossibilité signe c'est que les clitiques en *l-* espagnols forment tous un seul et unique paradigme et que, de même qu'il est impossible de dire, par exemple, « *prête-moi ta sa voiture » ou, en espagnol « **me compré este aquel coche* », il est impossible de dire **yo le lo dije a Juan*, tout simplement parce qu'on ne peut jamais employer dans un seul et même syntagme plus d'un terme issu d'un seul et même paradigme (Gracia Barrón 2010).

Si l'on accepte donc que l'impossibilité syntaxique trouve sa raison d'être dans le fait que tous les clitiques espagnol de rappel mémoriel font partie d'un même paradigme, on doit accepter que les formes qui intègrent cet ensemble ont des accointances sémantico-syntaxiques et parmi celles-ci, le fait que chacune d'entre elles peut faire office de COI

et de COD. Ainsi donc, ce qui est inscrit dans le signifié de langue de la forme pronominale atone n'est pas la fonction (COD, COI, attribut pour *lo*, ou article pour *lo*, *la*, *los*, *las*), mais la possibilité de fonction. Voici donc justifié ce qui était posé comme acte de foi plus haut : nos formes pronominales font bien partie d'un seul et même paradigme et elles ont capacité à assumer les deux fonctions complémentaires que le verbe pourra leur proposer, la fonction COD et la fonction COI¹³.

Cela étant, s'il y a des accointances, il y a aussi des différences (chaque forme qui fait partie d'un paradigme doit apporter un élément nouveau à celui-ci), des différences que l'on tentera de découvrir en revenant sur le signifié de langue des formes *lo*, *la*, *le*, *los*, *las*, *les*.

3. LES FORMES *LO*, *LA*, *LOS*, *LAS*

Lorsqu'on focalise sur cet ensemble, un premier constat devient évident : quatre formes (*lo*, *la*, *los*, *las*) apparaissent en espagnol dans deux fonctionnements différents – soit en tant qu'articles soit en tant que pronoms – alors que les deux autres (*le* et *les*) sont uniquement pronoms atones. Cela signifie que les quatre premiers signes peuvent appartenir aussi bien au champ nominal qu'au champ verbal, alors que les deux autres appartiennent – et ce, dès la langue – uniquement au champ verbal.

Si l'on accepte avec G. Guillaume que les capacités syntaxiques d'un mot découlent de son signifié de langue et que l'on accepte en outre – je crois l'avoir prouvé ailleurs (Gracia Barrón s.d. : 217-234) – que la pronominalisation d'un COD n'est rien d'autre qu'un mécanisme d'évocation où les formes articulo-pronominales *lo*, *la*, *los*, *las* sont convoquées pour appeler à elles l'apport de prédication qu'elles auraient actualisé en tant qu'article, on doit accepter *mutatis mutandis* que nous sommes face à un seul et unique signe et que le signifié de langue qui vaut pour le *la* article vaut aussi pour le *la* pronom, tout simplement parce qu'il n'y a pas deux *la*, mais deux fonctionnements syntaxiques différents d'une seule et même unité de langue.

Un mot pour répondre à l'inquiétude de celui qui est en train de se dire que le *lo* article ne peut jamais convoquer de substantifs masculins singuliers, alors que le *lo* pronom, lui, peut le faire. En fait, il n'en est rien, il ne s'agit là que d'un artefact de perception. Au vrai, lorsque *lo*

13. Il existe aussi la fonction de pronominalisation de l'attribut d'un verbe d'état qui est dévolue exclusivement à la forme *lo*. Sur cette pronominalisation et le mécanisme qu'elle implique conférer Gracia Barrón s.d., chapitre VI.

est convoqué dans l'environnement immédiat d'un verbe d'action, (mettons « *pasar*lo », « *ver*lo » ou « *tratar*lo »), un parcours de signifiante se met en branle qui, prenant son point de départ à ce *lo*, appelle à lui la sémantèse verbale structurée sous forme adjectivale : « *pasar* » *lo pasable*, « *ver* » *lo visible*, « *tratar* » *lo tratable*. Ce n'est que dans un deuxième temps que, faisant appel à notre mémoire immédiate, on parviendra – ou on ne parviendra pas – à découvrir l'identité singulière de ce *pasable*, *visible* ou *tratable*. C'est ainsi que lorsque je dis « a Juan voy a verlo mañana » linguistiquement ce que j'énonce c'est que demain je verrai ce quelqu'un ou quelque chose que dans mon contexte de communication il y aura de « visible », c'est-à-dire, ici, *Juan* ; de même que si je dis « mañana nos dirá que se ha olvidado de hacerlo. Ya lo verás », le « visible » repris alors sera que 'il nous dira qu'il a oublié de le faire'. D'autres énoncés arrêteront ce parcours au stade de la signifiante linguistique – non contextuelle donc – et on dira : *pasar*lo bien (« *pasar* » *lo pasable*), *tener*lo claro, *crudo* (« *tener* claro » ou « *crudo* » *lo tenible*, quoi qu'il en soit, etc.). Comme on voit, *lo*, linguistiquement, n'a pas besoin de changer de statut, pas plus que d'élargir ou de rétrécir ses capacités référentielles selon le fonctionnement où il apparaît (articulaire ou pronominal) – *lo* actualise toujours, en tant qu'article et en tant que pronom, des éléments prédicatifs non saisis ni par le nombre ni par le genre.

En soi donc le *lo* article pourrait « présenter » un substantif masculin singulier (puisque le substantif masculin singulier n'a subi de formatage ni par le nombre ni par le genre). Si l'article *lo* n'a pas actualisé cette possibilité en espagnol c'est qu'une autre forme, la forme *el*, le concurrence pour cette fonction. Mais dans l'absolu, rien ne semble s'y opposer. Pour preuve, il suffit de se souvenir que le français, qui a fait de *IL* un clitique sujet, emploie *LE* pour dire aussi bien le masculin que le neutre (« le garçon, le vrai et le beau »). Dans les langues romanes qui me sont familières, l'italien et le portugais agissent de même.

Quant à *los*, *la* et *las* :

– *los* est un actualisateur discursif pour notions prédicatives formatées au pluriel et au genre non marqué. Seuls des substantifs ou des adjectifs pluriels non féminins pourront donc être convoqués (*los* article) ou évoqués (*los* pronom) par son intermédiaire.

– *la* introduit le genre marqué (féminin forcément), mais pas le nombre. Des substantifs et des adjectifs féminins singulier pourront être convoqués ou évoqués par son intermédiaire.

– *las* enfin se présente comme la forme la mieux structurée, celle qui apporte le plus de précisions morphologiques, avec deux saisies concomitantes, l’une pour le genre marqué (féminin donc), l’autre pour le nombre marqué (autrement dit, pour le pluriel).

Ces quatre formes – à cheval donc entre le champ du nom et celui du verbe – ne sont au vrai que des actualisateurs nominaux – dans leur fonctionnement articulaire – et des « indices » d’une évocation « pro-nominale » dont le noyau est subsumé dans la sémantèse verbale – dans leur fonctionnement pronominal. En fait, c’est le même mécanisme, une fois vers l’avant (article qui précède le nom), une fois vers l’arrière (pronom qui cherche dans la sémantèse verbale l’identité singulière de son antécédent).

Elles ne porteraient donc que cela dans leur signifié de langue. Et la fonction ? Y serait-elle tout à fait absente ? Ne serait-elle somme toute que le fait du verbe ? Ces formes pronominales se limiteraient-elles à être le socle d’évocation nominale indispensable au fonctionnement pronominal ? Le régime verbal serait-il à ce point inamovible qu’il suffirait à lui seul à dire le type de complément que la forme pronominale devrait assumer dans l’énoncé ? Vérifions cela en analysant quelques énoncés authentiques. Lorsque Borges écrit : « Vencido por la realidad, por España, don Quijote murió en su aldea natal hacia 1614. Poco tiempo lo sobrevivió Miguel de Cervantes¹⁴ » (Borges 1990 : 51), l’écrivain argentin rend transitif un verbe qui pour la plupart des hispanophones est intransitif. Il y a là un « détournement de régime » patent. Ce détournement de régime verbal est le fait exclusif de la forme *lo* ; ‘*lo sobrevivido*’ est bien ici ‘Don Quichotte’. Il aura suffi de mettre le clitique *lo* auprès du verbe *sobrevivir* pour que l’être auquel fait référence *lo* soit ressenti comme étant le siège de l’opération verbale ‘*sobrevivir*’, comme ‘*lo sobrevivido*’ et non pas comme l’être qui reçoit le bénéfice ou le préjudice de l’action de ‘survivre’, comme l’être bénéficiaire (Gracia Barrón, s.d. : 238-271).

Prenons un deuxième exemple, dont on a déjà parlé : lorsque Miguel Briante affirme que « Caminos [a ese poco de carne] *lo dio vuelta* » il est en train de jouer de la synonymie « *dar vuelta* » = « *voltear* » que l’on rencontre dans l’espagnol d’Argentine et, puisque « *voltear* » est transitif dans ce topolecte, « *dar vuelta* » sera considéré comme un verbe de discours et *lo* comme la pronominalisation de son COD ; et « *lo dado vuelta* » sera ce « *poco de carne* ». Là encore, la transitivity

14. Note, *El hacedor*, p. 14.

de ce « verbe de discours » est bien le fait de la présence du *lo* pronominal¹⁵.

En d'autres termes, la présence d'un de ces quatre clitiques – *lo, la, los, las* –, en absence d'un complément d'objet direct autre, reconnaissable et lexicalisé, rend le verbe – ou la périphrase verbale – « transitif/transitive », en nous indiquant qu'un COD spécifique a été actualisé pour le verbe auprès duquel le clitique apparaît. À la réflexion, on comprend aisément que s'il est vrai que *lo, la, los, las* ne portent pas la fonction COD inscrite au premier rang de leur signifié de langue – si tel avait été le cas, le *loísmo* et le *laísmo* n'existeraient pas, par impossibilité de système –, il n'est pas moins vrai que cette fonction semble leur convenir davantage que la fonction COI. Autrement dit, dans le contenu de représentation des formes *lo, la, los, las* doit se trouver inscrite la fonction COD mais comme possibilité et non pas comme chemin de parcours obligatoire. Pour que cette fonction se trouve actualisée, il faut qu'une double condition soit remplie:

1. que le verbe ne soit pas un verbe d'état,
2. que le verbe n'ait pas argumenté un autre complément d'objet direct, reconnaissable et lexicalisé.

On voit, de fait, se dessiner pour ces formes un contenu de représentation (ou signifié de langue), « magmatisé », dynamique et adaptable aux différentes situations syntaxiques où elles sont appelées à apparaître en discours.

Certains hispanophones ont recours à *lo, la, los, las* pour argumenter la fonction de COI. Je ne traiterai pas ici des conditions (géographiques, sociologiques, diastatiques ou autres) qui favorisent ou font obstacle à cet emploi. L'état de la question dressé par Inés Fernández-Ordóñez (Fernández-Ordóñez 1993 et 1999) est très complet sur les circonstances d'apparition du *loísmo* et du *laísmo*. Je soulignerai néanmoins le fait qu'en employant l'une ou l'autre de ces formes pour pronominaliser le COI le genre devient, pour le locuteur¹⁶, pertinent au

15. J'ai choisi de considérer *dar vuelta* ici comme un verbe de discours, et analyser *lo* comme un complément d'objet direct. Il est vrai que l'on aurait pu envisager *vuelta* comme le COD de *dar*, *lo* étant alors le COI du groupe *dar vuelta*. Si je n'ai pas choisi cette analyse c'est que *dar vuelta* reçoit dans le topelecte argentin systématiquement la forme pronominale correspondant au genre de *lo dado vuelta* : si *el pescado*, *lo*, si *la carne*, *la*. L'Argentine n'étant pas un pays qui pratique l'alternance pronominale le COI=>*lo/la* COI, j'ai considéré qu'il y avait eu là création d'un verbe de discours transitif, l'équivalent de *voltear*.

16. Je dis bien « pour le locuteur » et non pas « pour tout hispanophone » ; car l'hispanophone ayant intégré le système dit « casuel » ou « étymologique » retrouvera le cas ou la fonction (cod/coi ou accusatif/datif) par élimination, comme on le montre *infra*.

détriment de la fonction – *lo*¹⁷, *los*, masculin, *la* et *las*, féminin –, ainsi que le constat, tout aussi important pour le devenir de ces « emplois transgressifs », que tout hispanophone non *loísta* ou *laísta* ressent ce surplus d'information (le fait de recevoir l'information de genre qui est absente dans la pronominalisation standard du COI) comme une redondance plus ou moins supportable. C'est sans doute la raison pour laquelle ces *loísmos* et *laísmos* – bien installés dans une certaine zone géographique et dans une certaine strate langagière – ne parviennent pas à pénétrer le reste de l'espace hispanique. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : lorsqu'un locuteur emploie *lo*, *la*, *los*, *las* pour actualiser la fonction COI, il faudra, pour que l'on ressente ce pronom comme occupant la fonction COI, que le verbe auprès duquel apparaît la forme pronominale ait déjà saturé son chemin prédicatif avec un COD ou un attribut. Ce qui signifie, encore une fois, que dans le contenu de représentation de ces formes, la fonction COI occupe une position hiérarchiquement « inférieure » à la fonction COD (qui elle-même, rappelons-le, occupait une position secondaire par rapport aux notions de base qui sont celles du nombre et celle du genre). Ainsi, lorsqu'un locuteur prononce *a mi hijo lo reñí ayer*, *lo* sera considéré comme le COD pronominalisé du verbe *reñir*, « transitivé » par la présence de la forma pronominale, et *mi hijo* comme '*lo reñible reñido*', alors que dans *a mi hijo lo di una bofetada*, du fait de la présence d'un COD spécifique, *una bofetada*, la seule fonction possible pour le pronom *lo* sera celle de COI. Voilà pourquoi on disait plus haut que la fonction, même inscrite dans le signifié de langue de ces pronoms, était « annulable » ou « modifiable » en syntaxe et en discours¹⁸.

17. Comme on l'a dit plus haut, il n'y a aucune impossibilité de système à ce que *lo* serve à pronominaliser un substantif ou un adjectif substantivé masculin singulier. Le système linguistique le lui permet, le locuteur *loísta* en profite. On pourrait imaginer que *lo* n'actualise pas le genre masculin mais qu'il reste neutre, on pourrait imaginer que ce que fait le locuteur *loísta* ce n'est qu'employer la forme non marquée aussi bien pour le masculin que pour le neutre. Cette hypothèse est contestée par les faits, car, si tel était le cas, on verrait apparaître des cas de *loísmo* ayant pour antécédent un pronom neutre – *esto*, *eso*, *aquello*, *ello* – (par exemple : **A esto lo falta sal*) ou un énoncé (exemple : **A lo que dijiste ayer no lo falta razón*). Ces cas de figure n'existent pas en espagnol, c'est donc que lorsque *lo* fonctionne comme COI il est actualisé sous avatar masculin et seulement masculin. Et cela pose à nouveau le problème de la structure du signifié de langue de nos pronoms. Avons-nous affaire à un seul signifié de langue ? À deux ? À un seul signifié de langue sous structure malléable, dynamique et magmatique ? C'est un point sur lequel on ne tardera pas à revenir.

18. Je ne fais pas ici de la linguistique du locuteur, ni de la linguistique du destinataire, mais de la linguistique du système. Je reconnais volontiers qu'un locuteur *x*,

L'évaluation « normative » et/ou « esthétique » de ces emplois, c'est une autre affaire, qui ne concerne pas le linguiste.

4. LES FORMES *LE*, *LES*

Venons-en maintenant à *LE* et à *LES*, deux formes qui appartiennent dès la langue à l'espace verbal¹⁹ – ce sont des pronoms clitiques et rien que des pronoms clitiques –; deux formes qui, indifférentes au genre, se déclinent en « absence de marque » pour le singulier, « présence de marque » pour le pluriel. Leur indifférence au genre les rend habiles à reprendre aussi bien le masculin que le féminin ou même le neutre – qui peut le plus peut le moins –, pourvu que la notion qu'elles reprennent soit de celles que la terminologie guillaumienne appelle « d'incidence interne ».

Ces deux pronoms entretiennent avec le verbe une relation prédicative dont ils sont socle, terme, borne affichée (Gracia Barrón 2001) : la prédication phrastique que le verbe actualise, en tant que noyau phrastique, s'arrête sur le ou sur les. En d'autres termes, *LE* et *LES* ne sont que des socles personnels de relation prédicative, aptes à recevoir la prédication phrastique que le verbe articule. C'est là leur véritable fonction, leur véritable contenu de représentation, un contenu de représentation isomère, *mutatis mutandis*, de celui du syntagme *a+substantif* ou *a+pronom tonique*, et qui permet à *le* ou à *les* – sans

lorsqu'il utilise la forme *lo* est convaincu d'employer un pronom complément d'objet direct masculin, qu'un locuteur y pensera, quant à lui, avoir employé un pronom complément d'objet direct neutre, que un autre locuteur *z*, en employant ce même *lo*, sera pour sa part convaincu de se servir d'un pronom complément d'objet indirect masculin. Toutes ses approches sont possibles, toutes ses approches sont cohérentes, mais dans le système linguistique, le chercheur qui s'y intéresse doit être conscient de n'avoir affaire qu'à une seule forme, à un seul signe, et il doit tenter de montrer que ce signe porte en lui la possibilité de toutes les saisies partielles évoquées auparavant.

19. Du fait de leur appartenance exclusive à l'espace verbal, autrement dit, du fait qu'elles n'interviennent pas –comme le font les quatre autres formes *lo*, *la*, *los*, *las*– dans l'espace nominal en tant que socle d'actualisation de substantifs ou des adjectifs, ces formes accordent à l'être porté par elles un surplus d'autonomie, car il ne faut pas passer par le « filtre sémantique » ou « idée encadrante » (Gracia Barrón s.d. : 230-234) pour découvrir leur identité singulière. De ce fait, tout emploi de *le* ou de *les* pour argumenter une fonction COD accordera à leur antécédent un degré d'indépendance par rapport au verbe que ne possèdent pas les autres formes pronominales. D'où sans doute les dénominations du type « leísmo de courtoisie », « emploi prestigieux » et l'impression que ces leísmos personnels (*a usted le vi ayer en el teatro*, *a elle le molesta el humo*, etc.) relèvent d'une langue soutenue ou d'un usage poli de la langue.

solliciter le système – d’assumer la reprise de ce syntagme prépositionnel lorsque celui-ci argumente la fonction COI ou la fonction COD²⁰. Certes, on ne suivra pas le même parcours prédicatif pour un *le* COI que pour un *le* COD, mais les deux seront permis par le signifié de la forme pronominale, et la demande de la fonction, COI ou COD, sera le fait exclusif du verbe, pas celui du pronom : si le verbe est transitif et que l’énoncé n’a pas d’autre COD argumenté, ce sera *le* ou *les* COD ; si le verbe est intransitif ou que l’énoncé a déjà argumenté un COD spécifique, ce sera *le* ou *les* COI.

Lorsque *le* argumentera la fonction COI, il fournira un socle prédicatif à l’énoncé qui s’est construit autour du verbe. L’élément qui viendra y prendre place sera partenaire du verbe et autonome par rapport lui, autonomie signée, dans la séquence « avatar » *a+substantif* ou *pronom tonique*, par la présence de la préposition *a*, qui, comme on le sait (Jimenez s.d.), relie et sépare, physiquement, le verbe et son complément ; lorsque *le/les* reprennent un COD, deux cas de figure peuvent se présenter : soit *le/les* renvoient à un être animé, soit ils renvoient à un objet ou un événement.

Lorsqu’ils reprennent un être animé, le parcours prédicatif qui mène du verbe à l’antécédent a pour but de sortir celui-ci de l’asservissement verbal, de lui donner une autonomie accrue dans ce parcours prédicatif ; tout se passe en fait comme si le verbe, transitif, était actualisé en emploi absolu. Ici comme ailleurs, le verbe déploierait son filtre sémantique (Gracia Barrón s.d. : 230-234) mais l’élément qui sera saisi comme étant la concrétion de celui-ci apparaîtra alors dissocié, hors d’atteinte verbale, dans un syntagme spécifique, rendu autonome par la présence de la préposition *a* ou par la forme pronominale *le*. Rien qui contredise au vrai ni les capacités des verbes transitifs à s’appuyer sur un site spécifique ni les capacités référentielles de *le* ou de *les*, pour le leur fournir. De là, que ce *leísmo* gagne du terrain et qu’il soit en train

20. Il est curieux de constater que, alors que presque toutes les alternances sont possibles entre les formes pronominales, on ne retrouve jamais – du moins je n’en ai jamais rencontré – de pronominalisation d’attribut de verbe d’état par *le* ou par *les*. C’est sans doute qu’il y a incompatibilité foncière entre la nature de la fonction attribut et le contenu de représentation des formes *le* et *les* : l’attribut d’un verbe d’état est un apport de signification dont le support est le sujet ; tout terme – substantif, adjectif ou adjectif substantivé – qui occupe la fonction attribut devient des lors et automatiquement d’incidence externe. Or le signifié de langue des formes *le* et *les* postule qu’elles ne sont aptes à reprendre que des éléments d’incidence interne – substantifs ou adjectifs substantivés. Dès lors, le remplacement de l’attribut par *le* ou par *les* s’avère impossible.

d'apparaître dans tout l'espace hispanique. Certes, cette liberté sera modulée par la syntaxe, le type du verbe et la nature du complément.

Un exemple rendra peut-être la chose moins abstraite : prenons un verbe du type *asombrar*, *molestar* ou *preocupar*, donnons-lui un complément animé, masculin ou féminin (*Camargo*, *el señor Barbot*, *Lía*, etc.), faisons que ce qui cause la gêne ou la préoccupation soit un objet ou un événement, et construisons notre énoncé en syntaxe linéaire « objet->verbe->sujet », il y a fort à parier que l'on se retrouvera avec une majorité d'énoncés du type de ceux-ci :

1. a Camargo *le* asombró el cúmulo de horas que podía estar inmóvil ante el telescopio.

(T. E. Martínez 2006 :18)

2. al señor Barbot *le* molesta que los eructos sean tan seguidos y ruidosos.

(Pavlovsky 1989 : 71)

3. Si a Lía *le* preocupaba que el capitán pudiera enterarse del amor sáfico de su mujer, no era tanto por el riesgo que corría ella sino por las influencias que el marino podía mover.

(Saccomano 2003 : 136)

Invertissons l'ordre des syntagmes ou mettons en fonction sujet un animé, et l'on trouvera sans peine des énoncés tels que celui-ci :

1. Aunque había estado en ella [en la biblioteca de Gina] varias veces, nunca había tenido la oportunidad de recorrerla a sus anchas, y no lo asombraba que no lo asombrara descubrir en ella muchos de los autores que eran los dioses principales de la religión positivista.

(Saer 1989 : 142)

ou bien celui-là :

2. El jinete generalmente obliga a su caballo a saltar largo, porque lo molesta en la boca.

(Romero Blanch 1990 : 216)

ou encore celui-là :

3. Durante el tratamiento se propone venir en autobús y, sin embargo, viene en taxi, eso la preocupa y le produce un regocijo que muestra cuando lo cuenta.

(Menassa 1992 : 36)

Comme on voit ici, la liberté s'exerce selon des conditions syntactico-lexicales, tantôt favorables, tantôt défavorables, mais nos formes acceptent assez facilement de tenir aussi bien la fonction COI que la fonction COD.

Il reste un dernier cas de figure, celui de la pronominalisation par *le* ou par *les* d'un COD faisant référence à un objet ou à un événement, et dont la séquence lexicalisée correspondante (« l'antécédent ») n'est pas introduite par la préposition *a*. Il présente la double spécificité d'être circonscrit géographiquement – *grosso modo*, Équateur, Paraguay, Pays Basque et centre de l'Espagne péninsulaire –, et d'avoir pour antécédent un substantif masculin pour le *leísmo* de chose péninsulaire et masculin ou féminin pour le *leísmo* de l'Équateur, du Paraguay, du Pays Basque et Nord-Ouest argentin (Vidal de Battini 1964 ; Angelita Martínez 1996).

Ayant une connaissance plus que limitée des langues aymara, quechua, guarani et basque, je me garderai bien d'avancer une explication fondée sur les substrats pour ces *leísmos*. Je me contenterai de soutenir que, dès lors que le substrat produit une difficulté pour le maniement du genre, certains locuteurs auront recours à *lo*, d'autres à *le*, deux formes pronominales qui, par différents chemins, indisciplinent le genre.

Pour ce qui est du *leísmo* dit « de chose » centro-péninsulaire, qui ne s'applique qu'aux antécédents masculins et qui ne peut être la conséquence d'une contrainte de substrat, il est la preuve que certains hispanophones font une lecture du signe *LE* qui suppose un signifié de langue autre, une lecture où le genre masculin serait inscrit de façon indélébile. Pour ces locuteurs, *le* est l'isomère dans le champ du verbe de *EL* et puisque, on leur a toujours présenté *el* comme pronom/article masculin²¹, ils lisent *le* comme pronom masculin, lui aussi. D'où les énoncés du type *Compré un libro y le leí*, que l'on voit apparaître en Castille en langue orale avec une certaine fréquence. Que cette lecture du signe est loin d'être partagée par tout le monde le prouve aisément le fait que ce *leísmo* « de chose » n'a jamais débordé l'espace centro-péninsulaire.

21. Je m'inscris en faux contre cette lecture de *EL* article masculin. J'ai tenté de prouver que *EL* était une forme unique appartenant au genre non-marqué dans « L'unicité du signe en question : *el* et son drôle d'accent », participation au numéro monographique « Un signifiant, un signifié ? (Débat) », de la revue *Cahiers de Linguistique Analogique*, université de Dijon, juin 2005, p. 135-152.

5. CONCLUSION

Il est temps de finir. En interrogeant le *leísmo*, le *laísmo* et le *loísmo* depuis le prisme de la forme pronominale l'on constate qu'aucun de ces *-ismos* « transgressifs » ne l'est vraiment à l'égard du système linguistique qui les a fait naître. Les motivations qui auront poussé les locuteurs à avoir recours à l'un ou l'autre de ces « écarts » peuvent être multiples : pour d'aucuns ce sera l'envie de distinguer le masculin animé du neutre en fonction COD (*leísmo* de personne ou *leísmo* « de courtoisie »), pour d'autres ce sera l'envie de privilégier le genre au détriment de la fonction (*leísmo*, *laísmo* et *loísmo* centro-péninsulaires), pour d'autres encore ce sera la présence d'une sémantèse verbale spécifique alliée à une syntaxe déterminée postposant le sujet qui les auront poussé à employer le au lieu de la ou de lo, pour d'autres enfin, c'est la difficulté engendrée par l'inexistence dans leur substrat de la notion de genre qui les aura amené à avoir recours à l'une des formes indiscriminantes – *le* ou *lo* – afin de contourner la difficulté. Mais quelles que soient leurs motivations aux uns et aux autres, au final, tous n'auront fait qu'explorer des possibilités qui sont inscrites dans le signifié de langue de nos formes pronominales. Cela étant, il faut être conscient que si l'on veut tenir compte du *leísmo* « de chose » et du *loísmo* centro-péninsulaire, et les intégrer de plein droit dans les formes pronominales, il faudra soit postuler deux signifiés de langue pour un seul signifiant (mais alors comment continuer à soutenir l'unité du signe linguistique ? pourquoi deux et non pas trois, quatre ou dix signifié de langue ? un pour chaque effet de sens...), soit accepter enfin que l'on est face à un seul signifié, mais issu d'une sorte de magma où les éléments constitutifs prennent des « saillances » différentes selon les énoncés, un signifié dynamique somme toute. J'avoue avoir un faible pour cette deuxième solution qui préserve l'unité du signe et l'économie du système linguistique, et qui permet à un signe linguistique de maintenir son unicité, même en diachronie, égal à lui-même tant que sa face visible, le signifiant, n'aura pas rendu les armes en se modifiant et en devenant un autre signe. C'est ma conviction profonde et c'est ce que j'ai tenté de prouver ici.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages et articles cités

- FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ Inés, 1993, « Leísmo, laísmo y loísmo. Estado de la cuestión », dans Olga Fernández Soriano (éd.), *Los pronombres átonos*, Madrid, Taurus, p. 63-95.
- , 1994, « Isoglosas internas del castellano. El sistema referencial del pronombre átono de tercera persona », *Revista de Filología Española*, 74, p. 71-125.
- , 1999, « Leísmo, laísmo et loísmo », dans Ignacio Bosque et Violeta Demonte (éds.), *Gramática descriptiva del español*, Madrid, Espasa, coll. Nebrija y Bello, p. 1340-1341.
- GARCÍA GONZÁLEZ Francisco, 1978, « El leísmo en Santander », dans *Estudios ofrecidos a Emilio Alarcos Llorach*, III, Universidad de Oviedo, p. 87-101.
- , 1979, « Los pronombres personales en el Oriente de Asturias », dans *Estudios y trabajos del Seminariu de llingua asturiana*, II, Universidá d'Uvieu, p. 47-56
- , 1981, « /le (lu), la, lo (lu)/ en el centro-norte de la Península », dans *Verba* n°8, p. 347-353.
- GRACIA BARRÓN Justino, s.d. : *De la pronominalité aux pronominalités : le cas des pronoms personnels atones de troisième personne en espagnol*, Presses Universitaires du Septentrion, collection Thèses à la Carte [1999].
- , 2001, « Le le anumérique », dans *Panorama de la linguistique hispanique*, Lille 2000, Yves Macchi (éd.), UL3, collection Travaux et Recherches, Villeneuve d'Ascq, p. 139-150.
- , 2005, « L'unicité du signe en question : *el* et son drôle d'accent », participation au numéro monographique « Un signifiant, un signifié ? (Débat) », de la revue *Cahiers de Linguistique Analogique* n°1, université de Dijon, p.135-152.
- , 2008, « Système, norme et écarts : le cas du pronom de troisième personne en espagnol ». In *Chréode, vers une linguistique du signifiant*, n°1, printemps 2008, p. 69-82.
- , 2010a, « L'euphonie comme principe d'explication grammaticale : les impossibles suites de deux pronoms en l- (**le lo, *le la, *le los...*) en espagnol », dans Gilles Luquet, Wlaczslaw Nowikow (éds.), *La recherche en langues romanes : théories et applications*, Lodz Academy of International Studies/Université Sorbonne Nouvelle-Paris3, Lodz 2010, p. 149-157.
- , 2010b, « De gelo à selo, approche sémasiologique », dans *Morphologie et syntaxe de l'espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 101-109.
- JIMENEZ María, s.d., *La préposition a en espagnol contemporain : recherche d'un représenté possible*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

- KLEIN-ANDREU Flora, 1979, « Factores sociales en algunas diferencias lingüísticas en Castilla la Vieja », dans *Papers. Revista de Sociología*, 11, p. 46-67.
- , 1980, « Pragmatic and sociolinguistic bias in semantic change », dans *Papers from the Fourth International Conference on Historical Linguistics*, Elizabeth Traugott et al. (éds.), Amsterdam, Benjamins, p. 61-74
- , 1981a, « Distintos sistemas de empleo de le, la, lo. Perspectiva sincrónica, diacrónica y sociolingüística ». dans *Thesaurus*, 36, p. 284-304, et Olga Fernández Soriano (éd.), *Los pronombres átonos*, Madrid, Taurus, (1993), p. 337-353.
- , 1981b, « Neutrality, or the semantics of gender in a dialect of Castilla », dans *Linguistic symposium on Romance Languages : IX*, William Cressey, Donna Jo Napoli (éds.), Washington, D. C., Georgetown University Press, p. 164-176.
- LAPESA Rafael, 1968, « Sobre los orígenes y evolución del leísmo, laísmo y loísmo », dans Kurt Baldinger (éd.), *Festschrift Walter von Wartburg*, Tübingen, Max Neimeyer, p. 523 551.
- MARCOS MARÍN Francisco, 1978, *Estudios sobre el pronombre*, Madrid, Gredos.
- MARTÍNEZ Angelita, 1996, « Lenguas y culturas en contacto », dans *Signo y seña*, 6, p. 139 177.
- MOIGNET Gérard, 1965, *Le pronom personnel français, Essai de psychosystématique historique*, Paris, Librairie C. Klincksieck.
- VIDAL DE BATTINI Berta Elena, 1965, « Zonas de leísmo en el español de la Argentina », dans *Communications et rapports du Premier Congrès International de Dialectologie générale*, II, A.J. Windekens (éd.), Louvain, Centre International de Dialectologie générale, p. 160-163.

Références du corpus

- BORGES Jorge Luis, 1990, « Parábola de Cervantes y de Quijote », dans *El hacedor*, Madrid, Alianza Editorial, El libro de bolsillo.
- BRIANTE Miguel, 1987, « Uñas contra el acero del máuser », dans *Las hamacas voladoras y otros relatos*, Buenos Aires, Puntosur Literaria.
- MARTÍNEZ Tomás Eloy, 2006, *El vuelo de la reina*, Madrid, Santillana, collection Punto de Lectura.
- MENASSA Norma, 1992, *El porvenir de la clínica psicoanalítica*, Madrid, Grupo Cero. [Saisie CREA 5/5/2013.]
- PAVLOVSKY Eduardo, 1989, *El señor Laforgue* (Teatro), Madrid, Fundamentos, Madrid. [Saisie CREA 8/5/2013.]
- ROMERO BLANCH Juan María, 1990, *El arte de la equitación*, Buenos Aires, Albatros.
- SACCOMANO Guillermo, 2003, *La lengua del malón*, Buenos Aires, Ed. Planeta.

SACCOMANO Guillermo, 2012, *Cámara Gesell*, Buenos Aires, Planeta, Collection Narrativa Argentina.

SAER Juan José, 1989, *La ocasión*, Barcelona, Destino. [Saisie CREA 8/05/2013.]